

## 14. LA PURETÉ

---

### André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

De toutes les vertus, si c'en est une, la pureté est peut-être la plus difficile à appréhender, à saisir. Il faut bien que nous en ayons pourtant l'expérience : que saurions-nous autrement de l'impur ? Mais c'est une expérience d'abord étrangère, et douteuse. La pureté des jeunes filles, ou de certaines d'entre elles, m'a toujours fortement touché. Comment savoir si elle était vraie ou feinte, ou plutôt si elle n'était pas une autre impureté que la mienne, qui ne la bouleversait à ce point que par sa différence, comme deux couleurs se rehaussent à proportion de leur contraste, certes, mais n'en sont pas moins couleurs l'une et l'autre ? Moi qui n'ai rien tant aimé que la pureté, rien tant désiré que l'impur, se pourrait-il que j'ignore ce qu'elle est ou ce qu'ils sont ? Pourquoi non ? Il en va peut-être de la pureté comme du temps selon saint Augustin : si personne ne me demande ce qu'elle est, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus<sup>[1]</sup>. La pureté est une évidence et un mystère.

Je parlais des jeunes filles. Le fait est que la pureté, au moins de nos jours, se donne d'abord dans le registre sexuel. Par différence ? C'est à voir. Les jeunes filles auxquelles je pense, dont plusieurs ont illuminé mon adolescence, n'étaient pas moins sexuées que les autres bien sûr, ni moins désirables (elles l'étaient parfois davantage), ni même, peut-être bien, moins désirantes. Mais elles avaient cette vertu, nous y voilà, ou elles semblaient l'avoir, d'habiter dans la clarté ce corps sexué et mortel, comme lumière dans la lumière, comme si l'amour ni le sang ne pouvaient les souiller. D'ailleurs, comment le pourraient-ils ? C'est la pureté du vivant, et la vie même. Cela battait dans les veines comme un éclat de rire.

D'autres jeunes filles, on s'en doute, et d'autres l'ont éprouvé, et tous peut-être, me

1

2

3

séduisaient au contraire par je ne sais quelle impureté suggérée. Elles semblaient habiter la nuit plutôt que le jour : elles arrêtaient la lumière, comme font certains hommes, ou plutôt la réfléchissaient (ce que les hommes ne savent guère faire), et voyaient clair pourtant en elles comme en vous. Elles semblaient vivre de plain-pied avec le désir des hommes, cette violence, cette crudité, cette fascination pour l'obscène ou l'obscur, avec juste ce qu'il faut de perversion joyeuse et ce rien de vulgarité qui attire les hommes ou qui les rassure...

Plus tard elles vieilliront les unes et les autres, et se distingueront moins. Ou bien seulement par la quantité d'amour dont elles seront capables : l'amour n'a que faire de la pureté, ou plutôt est la seule pureté qui vaille. Les femmes en savent plus que les jeunes filles, c'est pourquoi elles nous effraient davantage.

Mais revenons à la pureté. Le mot, en latin comme en français, a d'abord un sens matériel : ce qui est pur, c'est ce qui est propre, sans tache, sans souillure. L'eau pure, c'est l'eau sans mélange, l'eau qui n'est que de l'eau. On remarquera que c'est donc une eau morte, et cela en dit long sur la vie et sur une certaine nostalgie de la pureté. Tout ce qui vit salit, tout ce qui nettoie tue. Ainsi mettons-nous du chlore dans nos piscines. La pureté est impossible : on n'a le choix qu'entre différentes sortes d'impuretés, et c'est ce qu'on appelle l'hygiène. Comment en ferait-on une morale ? On parle de purification ethnique, en Serbie : cette horreur suffit à condamner ceux qui s'en réclament. Il n'y a pas de peuples purs, ni impurs. Tout peuple est un mélange, et tout organisme, et toute vie. La pureté — du moins cette pureté-là — est du côté de la mort ou du néant. L'eau est pure quand elle est sans germes, sans chlore, sans calcaire, sans sels minéraux, sans rien d'autre que de l'eau. C'est donc une eau qui n'existe jamais, ou bien seulement dans nos laboratoires. Eau morte, et mortifiante (sans odeur ni saveur !), et mortifère si on ne buvait qu'elle. Encore n'est-elle pure qu'à son niveau. Les atomes d'hydrogène pourraient protester contre ce mélange qu'on leur impose, cette impureté de l'oxygène... Et pourquoi pas le noyau, en chacun d'eux, contre l'impureté de l'électron ? Il n'y a que le néant qui soit pur, or le néant n'est rien : l'être est une tache dans l'infini du vide, et toute existence est impure.

Oui. Il reste que toutes les religions, ou peu s'en faut, se sont donné cette distinction entre ce que la loi impose ou autorise, qui est pur, et ce qu'elle interdit ou sanctionne, qui est impur. Le sacré, c'est d'abord ce qui peut être profané, et ce n'est que cela peut-être. Inversement, la pureté est l'état qui permet de s'approcher des choses sacrées sans les souiller et sans s'y perdre. De là tous ces interdits, tous ces tabous, tous ces rites de purification... C'est la surface, et c'est un commencement. Il faudrait avoir la vue bien courte pour réduire tout cela à l'hygiène, à la prudence, à la prophylaxie. Que les interdits alimentaires, par

exemple dans le judaïsme, aient pu avoir aussi ce rôle, soit. Mais s'il n'y avait que cela, notre dette vis-à-vis du peuple juif ne serait pas ce qu'elle est — énorme, décisive, à jamais ineffaçable —, et la diététique tiendrait avantagement lieu, comme le voulait Nietzsche, de morale. Qui peut y croire ? Est-ce là tout ce que nous avons gardé du monothéisme ? Est-ce là notre seul souci, notre seule exigence ? Le maintien de notre petite santé ? de notre petite propreté ? de notre petite intégrité ? La belle affaire ! Le bel idéal ! Les vrais maîtres, évidemment, ont toujours dit le contraire. L'essentiel n'est pas dans les rites, mais dans ce que les rites suggèrent ou engendrent. Il s'agit bien de manger kascher ou non ! Le sain n'est pas le saint. Le propre n'est pas le pur. Loin qu'on doive replier le rituel sur l'hygiénique, il conviendrait plutôt, en l'un et l'autre, de discerner ce qui les dépasse et, au fond, les justifie. De fait, c'est ce qui advient dans toute religion vivante. On apprend vite à donner à ces prescriptions extérieures un sens surtout — voire exclusivement — symbolique ou moral. Le rite a une fonction pédagogique plutôt qu'hygiénique, et d'une pédagogie spirituelle plutôt que sanitaire : la pureté cultuelle, comme on dit, est un premier pas vers la pureté morale, voire vers une autre pureté, tout intérieure, auprès de laquelle la morale même paraîtrait superfétatoire ou sordide. La morale ne vaut que pour les coupables ; la pureté, chez les purs, est ce qui en tient lieu ou en dispense.

On dira que la morale est donc plus nécessaire, et j'en serai d'accord ; voire que cette pureté n'est qu'un mythe, et je ne peux bien sûr pas prouver le contraire. Ne faisons pas la part trop belle toutefois à Pascal et à ses pareils, à tous ceux qui veulent nous enfermer dans la chute ou le péché. La pureté n'est pas l'angélisme. Il y a une pureté du corps, une innocence du corps, et dans la jouissance même : *pura voluptas*, disait Lucrèce<sup>[2]</sup>, le pur plaisir, auprès de quoi c'est la morale qui est obscène. Je ne sais comment se débrouillent les confesseurs. Sans doute ils ont renoncé à interroger, à juger, à condamner. Ils savent bien que l'impureté serait de leur côté, presque toujours, et que les amants n'ont que faire de leur morale.

N'allons pas trop vite pourtant, ni trop loin. Toutes les femmes violées, quand elles osent raconter, font état de ce sentiment d'avoir été salies, souillées, humiliées. Et combien d'épouses, si elles disaient la vérité, avoueraient ne se soumettre qu'à contrecœur à l'impureté importune ou brutale de l'homme ? A contrecœur : tout est dit. Seul le cœur est pur, ou peut l'être ; seul il purifie. Rien n'est pur ou impur de soi. La même salive fait le crachat ou le baiser ; le même désir fait le viol ou l'amour. Ce n'est pas le sexe qui est impur : c'est la force, la contrainte (Simone Weil : « l'amour n'exerce ni ne subit la force ; c'est là l'unique pureté »<sup>[3]</sup>), tout ce qui humilie ou avilit, tout ce qui profane, tout ce qui abaisse, tout ce qui est sans respect, sans douceur, sans égards. La pureté, inversement, n'est pas dans je ne sais

quelle ignorance ou absence du désir (ce serait là une maladie, non une vertu) : elle est dans le désir sans faute et sans violence, dans le désir accepté, le désir partagé, le désir qui élève et célèbre ! Je sais bien que le désir s'exalte aussi, et parfois davantage, dans la transgression, la violence, la culpabilité. Eh bien voilà : la pureté est le contraire de cette exaltation-là. C'est la douceur du désir, la paix du désir, l'innocence du désir. Voyez comme nous sommes chastes après l'amour. Voyez comme nous sommes purs, parfois, dans le plaisir. Nul n'est innocent ni coupable absolument : c'est ce qui donne tort aux « contempteurs du corps », comme disait Nietzsche<sup>[4]</sup>, autant qu'à ses adorateurs trop zélés ou trop satisfaits. La pureté n'est pas une essence. La pureté n'est pas un attribut, qu'on aurait ou pas. La pureté n'est pas absolue, la pureté n'est pas pure : la pureté, c'est une certaine façon de ne pas voir le mal là où, en effet, il ne se trouve pas. L'impur voit le mal partout, et en jouit. Le pur ne voit le mal nulle part, ou plutôt là seulement où il se trouve, où il en souffre : dans l'égoïsme, dans la cruauté, dans la méchanceté... Est impur tout ce qu'on fait de mauvais cœur, ou le cœur mauvais. C'est pourquoi nous sommes impurs, presque toujours, et c'est pourquoi la pureté est une vertu : le moi n'est pur que quand il est purifié de soi. L'ego salit tout ce qu'il touche : « Prendre puissance sur, c'est souiller, écrit Simone Weil, posséder, c'est souiller »<sup>[5]</sup>. Au contraire, « aimer purement, c'est consentir à la distance »<sup>[6]</sup>, autrement dit à la non-possession, à l'absence de pouvoir et de contrôle, à l'acceptation joyeuse et désintéressée. « Tu seras aimé, se disait à soi-même Pavese dans son *Journal*, le jour où tu pourras montrer ta faiblesse sans que l'autre s'en serve pour affirmer sa force. » C'était vouloir être aimé purement, autrement dit être aimé.

Il y a l'amour qui prend, et c'est l'impur. Il y a l'amour qui donne ou qui contemple, et c'est la pureté.

Aimer, aimer vraiment, aimer purement, ce n'est pas prendre : aimer, c'est regarder, c'est accepter, c'est donner et perdre, c'est se réjouir de ce qu'on ne peut posséder, c'est se réjouir de ce qui nous manque (ou qui manquerait si on voulait le posséder), de ce qui nous fait infiniment pauvres, et c'est le seul bien, et c'est la seule richesse. Pauvreté absolue de la mère, au lit de son enfant : elle ne possède rien, puisqu'il est tout et qu'elle ne le possède pas. « Mon trésor », murmure-t-elle... Et elle se sent démunie comme jamais. Pauvreté de l'amant, pauvreté du saint : ils ont mis tout leur bien dans cela qu'on ne peut posséder, qu'on ne peut consommer, ils se sont fait royaume et désert pour un dieu absent. Ils aiment en pure perte, comme on dit, et c'est l'amour même, ou le seul qui soit pur. Qui n'aimerait que dans l'espoir d'un gain, d'un profit, d'un avantage ? L'égoïsme est encore de l'amour, certes, mais c'est un amour impur, et « la source de tout mal », disait Kant<sup>[7]</sup> : nul ne fait le mal pour le mal, mais seulement pour son plaisir, qui est un

bien. Ce qui corrompt « la pureté des mobiles », comme disait encore Kant, ce n'est pas le corps, ni je ne sais quelle volonté maligne (qui voudrait le mal pour le mal), mais « le cher moi », auquel on ne cesse de se heurter<sup>[8]</sup>... Non, bien sûr, qu'on n'ait le droit de s'aimer soi : comment pourrait-on autrement (à supposer qu'on le puisse) aimer son prochain *comme soi-même* ? Le moi n'est pas haïssable, ou il ne l'est que par égoïsme. Le mal n'est pas de s'aimer soi : c'est de n'aimer *que* soi, c'est d'être indifférent à la souffrance de l'autre, à son désir, à sa liberté, c'est d'être prêt à lui faire du mal pour se faire du bien, à l'humilier pour se faire plaisir, c'est de vouloir en jouir au lieu de l'aimer, en jouir au lieu de s'en réjouir, donc, ou ne se réjouir que de sa propre jouissance et n'aimer, là encore, que soi<sup>[9]</sup>... C'est l'impureté première, et la seule peut-être. Non excès d'amour, mais défaut d'amour. Ce n'est pas par hasard, ni seulement par pudibonderie, que la sexualité a été considérée comme le lieu privilégié de cette impureté-là. Y règne en maître ce que les scolastiques appelaient l'amour de concupiscence (aimer l'autre pour son bien à soi), qu'ils opposaient à l'amour de bienveillance ou d'amitié (aimer l'autre pour son bien à lui). Aimer l'autre comme un objet, donc, vouloir le posséder, le consommer, en jouir, comme on aime une viande ou un vin, autrement dit ne l'aimer que pour soi : c'est Eros, l'amour qui prend ou qui dévore, et Eros est un dieu égoïste. Ou bien aimer l'autre, véritablement, comme un sujet, comme une personne, le respecter, le défendre, fût-ce contre le désir qu'on en a : c'est Philia ou Agapè<sup>[10]</sup>, l'amour qui donne et qui protège, l'amour d'amitié, l'amour de bienveillance, l'amour de charité, si l'on veut, le pur amour, nous y voilà, et la seule pureté, et le seul dieu.

Qu'est-ce que le pur amour ? Fénelon l'a dit très clairement : c'est l'amour désintéressé, comme on a pour ses amis, ou comme on devrait avoir (Fénelon voit bien que beaucoup d'amitiés « ne sont qu'un amour-propre subtilement déguisé », mais aussi que nous n'en avons pas moins « cette idée de l'amitié pure », et qu'elle seule peut nous satisfaire : qui accepterait de n'être aimé, ou de n'aimer, que par intérêt ?), l'amour « sans aucune espérance », comme il dit aussi, l'amour libéré de soi (« en sorte qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui »)<sup>[11]</sup>, bref ce que saint Bernard appelait « un amour sans tache ni mélange de recherche personnelle »<sup>[12]</sup> : c'est l'amour même et la pureté des cœurs purs.

C'est le moment de rappeler que la pureté ne se dit pas seulement dans le registre sexuel. Un artiste, un militant, un savant peuvent aussi être des purs, chacun dans son domaine. Or, dans ces trois domaines, et quelles que soient par ailleurs leurs différences, le pur c'est celui qui fait preuve de désintéressement, celui qui se donne tout entier à une cause, sans y chercher ni l'argent ni la gloire, celui « qui s'oublie et qui se compte pour rien », comme disait Fénelon, et cela confirme que la pureté,

dans tous ces cas, est le contraire de l'intérêt, de l'égoïsme, de la convoitise, de tout le sordide du moi. On remarquera en passant qu'on ne peut pas aimer purement l'argent, et cela en dit long sur l'argent, et sur la pureté. Rien de ce qu'on peut posséder n'est pur. La pureté est pauvreté, dépossession, abandon. Elle commence où s'arrête le moi, où il ne va pas, où il se perd. Disons-le en une formule : l'amour pur, c'est le contraire de l'amour-propre. S'il y a un « pur plaisir » dans la sexualité, comme le voulait Lucrèce et comme il nous arrive de l'expérimenter, c'est que la sexualité se libère parfois, et nous libère, de cette prison du narcissisme, de l'égoïsme, de la possessivité : le plaisir n'est pur, lui aussi, que quand il est désintéressé, que quand il échappe à l'ego, et c'est pourquoi dans la passion il n'est jamais pur, explique Lucrèce<sup>[13]</sup>, et c'est pourquoi « la Vénus vagabonde »<sup>[14]</sup> (la liberté sexuelle) ou « la Vénus maritale »<sup>[15]</sup> (le couple) sont plus pures, bien souvent, que nos folles et exclusives et dévorantes passions... La jalousie montre assez ce qu'il entre de haine ou d'égoïsme dans l'état amoureux<sup>[16]</sup>. On comprend qu'aucun sage jamais (quand bien même il y succombe !) ne s'y soit trompé : ce n'est pas le tout de l'amour, et si c'est souvent sa forme la plus violente, comme chacun peut l'éprouver, ce n'est ni la plus pure ni la plus haute. Voyez le portrait qu'en fait Platon, dans le *Phèdre*, avant de le sauver par la religion<sup>[17]</sup>. Eros est un dieu noir, comme disait Pieyre de Mandiargues, Eros est un dieu jaloux, un dieu possessif, égoïste, concupiscent : Eros est un dieu impur.

Il est plus facile d'aimer purement ses amis ou ses enfants : parce qu'on en attend moins, parce qu'on les aime assez pour n'en rien attendre, pour n'en rien espérer, ou en tout cas pour ne pas soumettre son amour à cela qu'on en attend ou qu'on en espère. C'est ce que Simone Weil appelle l'amour chaste : « Tout désir de jouissance se situe dans l'avenir, dans l'illusoire. Au lieu que si l'on désire seulement qu'un être existe, il existe : que désirer alors de plus ? L'être aimé est alors nu et réel, non voilé par de l'avenir imaginaire... Ainsi, dans l'amour, il y a chasteté ou manque de chasteté selon que le désir est dirigé ou non vers l'avenir. »<sup>[18]</sup> Simone Weil, qui ne cherche pas à plaire, ajoute ceci, qui choquera quelques jobards, mais qui donne à penser : « En ce sens, et à condition qu'il ne soit pas dirigé vers une pseudo-immortalité conçue sur le modèle de l'avenir, l'amour qu'on voue aux morts est parfaitement pur. Car c'est le désir d'une vie finie qui ne peut plus rien donner de nouveau. On désire que le mort ait existé, et il a existé. »<sup>[19]</sup> C'est le deuil parfaitement réussi, quand il n'y a plus que la douceur et la joie du souvenir, que l'éternelle vérité de ce qui a eu lieu, quand il n'y a plus que l'amour et la gratitude. Mais le présent est éternel tout autant ; en ce sens, pourrait-on ajouter, et à condition qu'il ne soit pas dirigé vers une pseudoconsommation conçue sur le modèle de l'avenir, l'amour qu'on voue aux corps, aux corps vivants, peut parfois, lui aussi, être parfaitement pur : c'est le désir d'une vie présente et parfaite. On

désire que ce corps existe, et il existe. Que demander de plus ? Je sais bien que le plus souvent, ce n'est pas si simple : le manque s'y mêle, et la violence, et l'avidité (combien croient désirer une femme quand ils ne désirent que l'orgasme ?), tout l'obscur du désir, tout ce jeu trouble et troublant autour de la transgression, de la profanation (le sacré, disais-je, c'est ce qui peut être profané : le corps humain est sacré), cette fascination — exclusivement humaine ! — pour la bête en soi et en l'autre, ce jeu entre vie et mort, entre plaisir et douleur, entre sublime et indignité, bref tout ce qu'il y a de proprement érotique, plutôt que d'aimant (plutôt que d'agapique !), dans deux corps qui s'affrontent ou se cherchent... Mais cela n'est impur, ou ne paraît tel, qu'en référence à autre chose : la bestialité ne fait rêver que les humains, la perversion n'attire que par la loi qu'elle transgresse, l'indignité que par le sublime qu'elle bafoue... Eros serait impossible, ou en tout cas n'aurait rien d'érotique, sans Philia ou Agapè (il n'y aurait plus que la pulsion toute bête : quel ennui !), et je crois volontiers, avec Freud, que l'inverse est vrai aussi. Que saurions-nous de l'amour sans le désir ? Et que vaudrait le désir sans l'amour ? Sans Eros, point de Philia, point d'Agapè. Mais sans Philia ou Agapè, nulle valeur pour Eros. Il faut donc s'habituer à les habiter ensemble, ou à habiter l'abîme qui les sépare. C'est habiter l'homme, qui n'est ni ange ni bête, mais la rencontre impossible et nécessaire entre les deux. « Le bas ventre, disait Nietzsche, est cause que l'homme ait quelque peine à se prendre pour un dieu. » Tant mieux : c'est à cette condition seulement qu'il est humain, et qu'il le reste. La sexualité est aussi une leçon d'humilité, qu'on ne se lasse pas d'approfondir. Comme la philosophie, à côté, paraît bavarde et présomptueuse ! Comme la religion paraît niaise ! Le corps nous en apprend plus que les livres, et les livres ne valent qu'à la condition de ne pas mentir sur le corps. La pureté n'est pas la pudibonderie. « L'extrême pureté, écrit Simone Weil, peut contempler et le pur et l'impur ; l'impureté ne peut ni l'un ni l'autre : le premier lui fait peur, le second l'absorbe. »<sup>[20]</sup> Le pur, lui, n'a peur de rien : il sait que « rien n'est impur en soi »<sup>[21]</sup> ou (mais cela revient au même) que « tout est pur pour les purs »<sup>[22]</sup>. C'est en quoi, comme disait encore Simone Weil, « la pureté est le pouvoir de contempler la souillure »<sup>[23]</sup>. C'est la dissoudre (puisque rien n'est impur en soi) dans la pureté du regard : les amants font l'amour dans le plein jour, et l'obscénité même est un soleil.

Résumons-nous. Être pur c'est être sans mélange, et c'est pourquoi la pureté n'existe pas ou n'est pas humaine. Mais l'impureté en nous n'est pas non plus absolue, ni égale, ni définitive : se savoir impur suppose au moins une certaine idée, ou un certain idéal, de la pureté, dont l'art parfois nous parle (voyez Dinu Lipatti, dans Mozart ou Bach, voyez Vermeer, voyez Eluard...), et que notre vie parfois approche (voyez l'amour que vous avez pour vos enfants, pour vos amis, pour vos morts...). Cette pureté-là n'est pas une essence éternelle ; c'est le résultat d'un

travail de purification — de sublimation, dirait Freud —, par quoi l'amour advient en se libérant de soi : le corps est le creuset, le désir est la flamme (qui « consume tout ce qui n'est pas le pur or », disait Fénelon)<sup>[24]</sup>, et ce qui reste — s'il reste quelque chose — c'est, parfois, et libéré de toute espérance, « un acte d'amour pur et pleinement désintéressé »<sup>[25]</sup>. La pureté n'est pas une chose, ni même une propriété du réel : elle est une certaine modalité de l'amour, ou elle n'est rien.

Une vertu ? Sans doute, ou ce qui permet à l'amour d'en être une, et de tenir lieu de toutes. On ne confondra donc pas la pureté avec la continence, la pudibonderie ou la chasteté. Il y a pureté à chaque fois que l'amour cesse d'être « mélangé d'intérêt »<sup>[26]</sup>, ou plutôt (puisque la pureté n'est jamais absolue) dans la mesure seulement où l'amour fait preuve de désintéressement : on peut aimer purement le vrai, la justice ou la beauté, et aussi, pourquoi pas, cet homme ou cette femme qui est là, qui se donne, et dont l'existence (bien plus que la possession !) suffit à me combler. La pureté, c'est l'amour sans convoitise<sup>[27]</sup>. Ainsi aime-t-on la beauté d'un paysage, la fragilité d'un enfant, la solitude d'un ami, et, parfois, jusqu'à celui ou celle que tout notre corps continue pourtant de convoiter. Il n'y a pas de pureté absolue, mais pas non plus d'impureté totale ou définitive. Il arrive que l'amour, le plaisir ou la joie nous libèrent quelque peu de nous-même, de notre avidité, de notre égoïsme, il se peut même (il nous semble l'avoir parfois expérimenté ou pressenti) que l'amour purifie l'amour, jusqu'à ce point peut-être où le sujet se perd et se sauve, quand il n'y a plus que la joie, quand il n'y a plus que l'amour (l'amour « libéré de toute appartenace », dit Christian Bobin), quand il n'y a plus que tout, et la pureté de tout. « La béatitude, disait Spinoza, n'est pas le prix de la vertu, mais la vertu elle-même ; et cet épanouissement n'est pas obtenu par la réduction de nos appétits sensuels, mais c'est au contraire cet épanouissement qui rend possible la réduction de nos appétits sensuels. »<sup>[28]</sup> C'est la dernière proposition de l'*Éthique*, et cela dit assez le chemin qui nous en sépare.

Mais ce chemin, fût-il de turpitudes, est pur déjà au regard pur.

---

[1] Cf. *Confessions*, XI, 14.

[2] *De rerum natura*, IV, vers 1075 et 1081.

[3] *La pesanteur et la grâce*, p. 69 de l'édition 10/18 (réimpression 1979).

[4] *Ainsi parlait Zarathoustra*, I.

[5] *La pesanteur et la grâce*, p. 71.

[6] *Ibid.*

[7] *La religion dans les limites de la simple raison*, première partie, Remarque générale, p. 68 de la traduction.

Gibelin, Vrin, 1972.

- 8] Voir, *ibid.*, cette même Remarque générale (spécialement p. 56-57 et 68-69 de la trad. Gibelin), ainsi que les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, passim.
- 9] Cf. Spinoza, *Éthique*, III, déf. 6 des affections : « L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause extérieure. » Celui qui ne se réjouit que de posséder l'autre ne l'aime donc pas : il n'aime que la possession de l'autre (il se réjouit à l'idée non que l'autre existe, mais qu'il lui appartienne !), il n'aime que la jouissance qu'il en a, et n'aime donc que soi. On ne tirera de là, évidemment, aucune condamnation de la sexualité en tant que telle : voir à ce propos la belle mise au point d'Alexandre Matheron, « Spinoza et la sexualité », *Anthropologie et politique au XVII<sup>e</sup> siècle (Études sur Spinoza)*, Paris, Vrin, 1986, p. 201-230.
- o] Sur *érôs*, *philia* et *agapè*, voir, *infra*, notre chap. 18. Rappelons que ces trois mots signifient *amour*, en grec, mais en trois sens différents : *érôs* c'est le manque ou la passion amoureuse, *philia* c'est l'amitié, enfin *agapè* c'est l'amour désintéressé du prochain (ce qu'on traduira en latin par *caritas*, en français par *charité*). Conformément à l'usage, j'écris *éros* sans accent sur le o, quand il s'agit du mot français (il figure ainsi dans nos dictionnaires), avec accent (*érôs*) quand il s'agit de la transcription du mot grec.
- 1] Toutes ces citations sont extraites des *Lettres et opuscules spirituels*, XXIII, « Sur le pur amour », p. 656-671 du volume de la Pléiade (Fénelon, *Œuvres*, t. 1, Paris, Gallimard, 1983).
- 2] *De diligendo Deo*, chap. XIV, § 28, cité par V. Jankélévitch, *Traité des vertus*, II, 2, chap. VI, p. 230 de l'éd. Champs-Flammarion (1986).
- 3] *De rerum natura*, IV, 1058 sq. Le plaisir est pur, aux yeux des épicuriens, quand il n'est pas mélangé de souffrance, de frustration ou d'angoisse — ce que la passion interdit.
- 4] *Ibid.*, 1071 (*volgiva Venere*).
- 5] Comme disait Montaigne (*Essais*, III, 5, p. 849 de l'éd. Villey), mais c'est une expression que Lucrèce ne refuserait pas : voir par ex. *De rerum natura*, IV, 1278 sq. De même on trouve chez Montaigne (III, 9, 975) l'expression d'« amitié maritale », qui ne pourrait que réjouir un disciple d'Epicure.
- 6] Voir Spinoza, *Éthique*, III, prop. 35, dém. et scolie.
- 7] *Phèdre*, premier discours de Socrate, 237 a-241 d.
- 8] *La pesanteur et la grâce*, p. 71.
- 9] *Ibid.*, p. 71-72.
- o] Simone Weil, *op. cit.*, p. 124.
- 1] Saint Paul, *Epître aux Romains*, XIV, 14
- 2] Saint Paul, *Epître à Tite*, I, 15
- 3] *Op. cit.*, p. 124.
- 4] *Op. cit.*, p. 672.
- 5] Fénelon, *ibid.*, p. 662.
- 6] Fénelon, *ibid.*, p. 663.
- 7] C'est encore une idée qu'on trouve chez Simone Weil, et qui résume toutes les autres : voir à ce propos les articles d'Aimé Forest (« Simone Weil et l'idée de purification ») et de Georges Charot (« Simone

Weil ou la rencontre de la pureté et de l'amour ») dans le n° VI, 3, des *Cahiers Simone Weil* (septembre 1983). Voir aussi *Attente de Dieu*, p. 40 (Fayard, 1966, rééd. « Livre de vie », 1977).

8] *Éthique*, V, prop. 42.